

LE MAGASIN 5286

# PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON

QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE

1873



PRIX DU VOLUME BROCHÉ, POUR PARIS. . . . . 7 fr.  
POUR LES DÉPARTEMENTS. . . 8 fr. 50  
PRIX DU VOLUME RELIÉ, POUR PARIS. . . . . 8 fr. 50  
POUR LES DÉPARTEMENTS. . . 10 fr. »

---

PARIS  
AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE  
29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LXXIX

## UNE PIROGUE DE COURSE AU CAMBODGE.

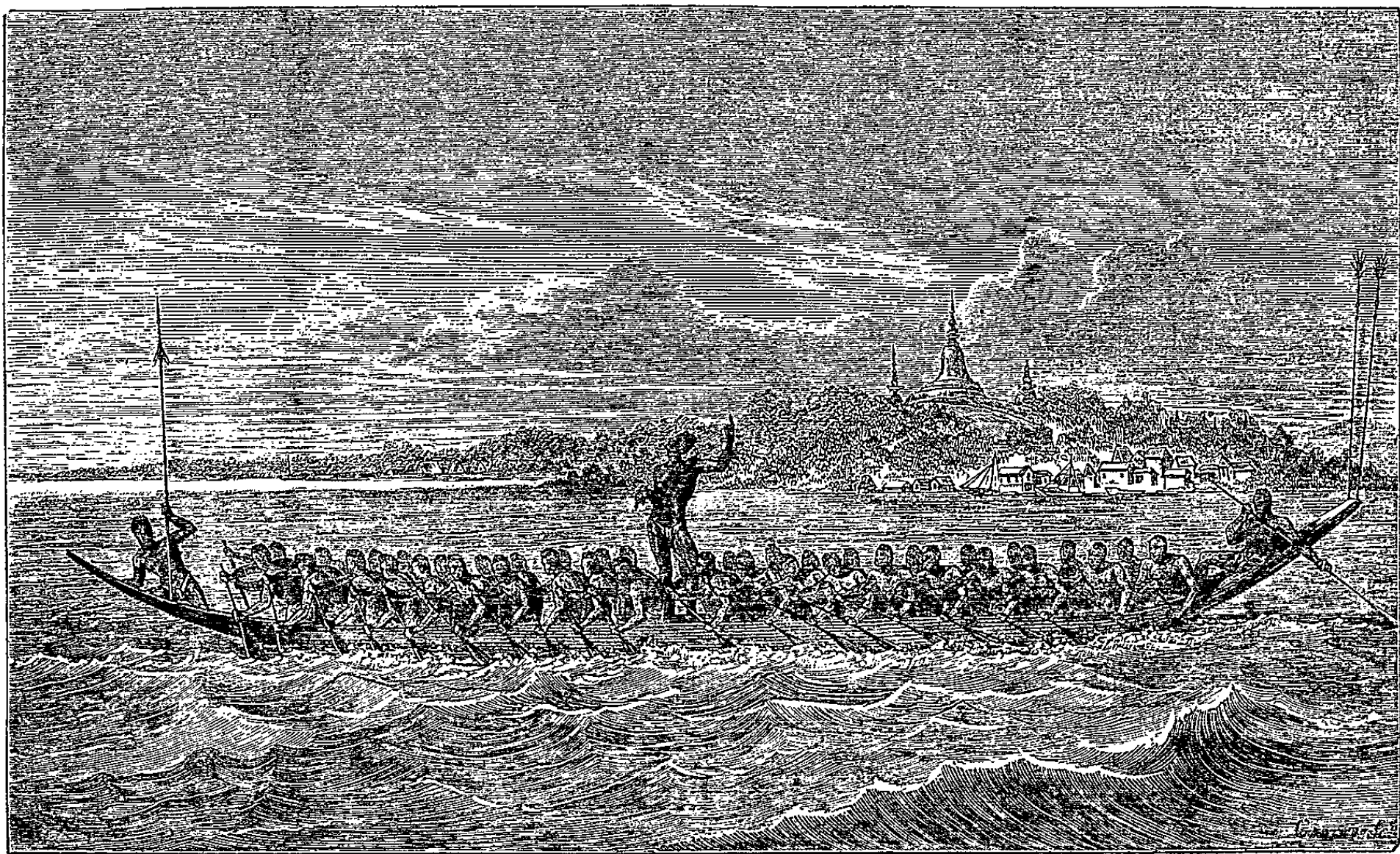
Les courses nautiques sont en grand honneur au royaume du Cambodge. On y construit pour la joute des

---

pirogues spéciales d'une marche extraordinaire et d'une grande légèreté ; leur largeur est assez faible, et deux hommes seulement peuvent s'y tenir de front. Mais leur longueur est considérable, et l'embarcation, montée par tout l'équipage de course, contient plus de quarante personnes. Cette forme, qui permet d'utiliser une grande force d'impulsion tout en réduisant autant que possible la résistance à vaincre, favorise singulièrement la vitesse. Celle-ci atteint parfois, dans le cas qui nous occupe, 370 mètres à la minute.

Chez tous les peuples navigateurs, sous toutes les latitudes, la pirogue fut l'embarcation primitive, celle dont la construction était la plus simple et la plus facile. Un tronc d'arbre aminci à ses deux extrémités et creusé par un moyen quelconque, tel est le type originel de tout véhicule flottant, l'embryon pour ainsi dire du navire de haute mer ; c'est encore la pirogue que l'on trouve aujourd'hui en usage chez les populations au milieu desquelles l'art de la construction navale est resté dans l'enfance. Au Cam-

hodge, à part quelques rares exceptions, ce genre d'embarcation ne s'est conservé que pour les régates, pour la lutte de vitesse. Mais il est devenu bien difficile de trouver dans un seul bloc de bois les dimensions nécessaires à une pirogue de course. On en cite cependant quelques exemples. Voici, dans le cas où la pièce est assez longue, quel artifice on emploie pour donner à la pirogue la largeur convenable : L'arbre choisi et abattu est ouvert dans toute sa longueur, sauf aux deux extrémités, par une fente étroite ; on recherche généralement pour cet usage l'arbre appelé *tien-moc* (*Hopea*, famille des diptérocarpées), à cause de sa solidité et de sa résistance. Puis on vide par cette fente tout l'intérieur du tronc, de manière à ne laisser aux parois que l'épaisseur voulue. On travaille alors, au moyen de coins et d'ares-boutants dont on augmente peu à peu la longueur, à écarter l'une de l'autre les deux lèvres de la fente longitudinale, jusqu'à ce que la pirogue ainsi formée soit arrivée à une largeur suffisante. Les indigènes, afin de faciliter cette opération, ont recours à des



Pirogue de course au Cambodge. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après un croquis de M. Pompon.

fumigations réitérées dont l'effet est d'assouplir les fibres du bois. Ce dernier procédé est analogue à celui de nos arsenaux, où l'on met à l'étuve les grosses pièces que l'on veut façonner à simple ou double courbure. Un système de couples en bois dur assujettis à l'intérieur maintient l'écartement des flancs de l'embarcation et sert à la consolider. La pirogue est garnie de ses bancs, grattée et polie. On mastique soigneusement les gerçures qui auraient pu se produire, et l'on recouvre toute la coque d'un vernis brillant fabriqué avec l'oléorésine du *cay-diau* (*Dipterocarpus*). Quelques sculptures à l'avant et à l'arrière, sur les parties où la lisse se relève en courbe gracieuse, achèvent de donner à l'embarcation toute l'élégance désirable.

À Pnom-Penh, capitale du royaume, le théâtre des fêtes nautiques est admirablement choisi. Là, presque devant le palais du roi, le grand fleuve Mé-kong se partage en trois bras : deux descendent à la mer à travers les provinces de la basse Cochinchine ; le troisième remonte au

lac d'Angkov, qui sert de déversoir au trop-plein du fleuve. C'est au point de partage de cette énorme masse d'eau, sur l'espèce de lac formé par le confluent des quatre bras, que se déploie l'arène. Les fêtes de l'anniversaire du couronnement du roi, de celui de sa naissance, l'arrivée d'un souverain étranger, d'un hôte illustre, sont autant d'occasions où les Cambodgiens, peuple et mandarins, bacheliers, soldats, cornacs et pêcheurs, viennent à rangs pressés se réjouir d'un spectacle si plein pour leurs yeux d'un merveilleux attrait. C'est en vain que, la veille encore, les danseuses du roi, parées de leurs plus brillants costumes, ont pendant vingt-quatre heures charmé la foule admise dans l'intérieur du palais à contempler les splendeurs de son souverain ; c'est en vain que les éléphants de guerre en grand appareil, que les chars attelés de bœufs, ont défilé avec pompe et ont lutté de vitesse devant le monarque : tout est oublié, et la fête serait incomplète si les grandes pirogues ne venaient à leur tour se disputer le prix de la course. Les bords du fleuve, les barques in-

nombrables ancrées sur la rive, se couvrent alors d'une foule noire et compacte. Le roi lui-même doit présider les joutes. Au son de l'orchestre, signal des réjouissances, le voici qui s'approche, suivi du Phra-o-baraï, le second roi, de ses frères et des grands mandarins du royaume. Il prend place sous la tente d'honneur. Sa suite l'entoure et s'accroupit sur le sol avec les démonstrations du plus profond respect. Les pirogues viennent alors une à une défilé devant lui avant que d'entrer en lice. C'est le moment où chacun fait sa mise. De même qu'en Europe, dans l'enceinte du pesage, les turfistes engagent des paris et couvrent d'enjeux le cheval favori, ainsi les mandarins cambodgiens jouent aux courses des sommes souvent considérables, et placent la fortune de leurs enchères sur la vitesse de la pirogue préférée. Semblable à un gigantesque serpent de bronze, dont chaque anneau resplendit sous les feux du soleil, la pirogue, armée de ses quarante matelots au torse nu et ruisselant, glisse sur les eaux du fleuve. A l'avant, le guetteur, armé d'une longue gaffe, surveille la piste et éloigne par ses cris les embarcations imprudentes qui viendraient entraver sa route. Derrière se tient le patron, manœuvrant une longue pagaie en manière de gouvernail. Au milieu, debout sur les bancs, le visage barbouillé de blanc ou peint de couleurs étranges, péroré le bouffon : c'est le héraut, l'improvisateur. Il chante, il déclame et accentue son discours de contorsions burlesques. La fin de sa phrase, accompagnée d'un geste saccadé, est accueillie de tout l'équipage par un cri bref et sauvage qui mesure la cadence du mouvement des pagaies. Il célèbre les hauts faits de sa pirogue, raconte ses victoires passées, couvre ses concurrents de lazis et de quolibets, entretient et ranime par ses saillies l'entrain des nageurs. Le défilé s'achève, et chaque embarcation revient au point de départ. Le canon retentit : c'est le signal pour la joute. Une immense clameur s'élève dans les airs. Les spectateurs trépignent, battent des mains, poussent des cris féroces. Voici les pirogues qui passent au milieu d'un tourbillon d'écume. L'eau, fouettée par des centaines de pagaies, blanchit et fume en gémissant. Le guetteur, debout, brandit sa gaffe d'un air menaçant ; le bouffon, au paroxysme de son lyrisme, se livre à des déhanchements épileptiques. Les pagayeurs lui répondent avec des hurlements de rage. Le patron, penché sur son gouvernail, fait des prodiges de manœuvre pour éviter les abordages au milieu de ce pêle-mêle de navires, de jonques, de bateaux de toute sorte qui encombrant le fleuve. Mais déjà le vainqueur a touché le but. La course s'arrête pour recommencer encore, et la fête continue jusqu'à l'épuisement des forces des acteurs. Le roi rentre alors dans son palais ; la foule s'écoule peu à peu. Vainqueurs et vaincus vont dans de copieuses libations célébrer leur victoire ou se consoler de leur défaite ; et quand la nuit arrive, chacune de ces pirogues, naguère si bruyantes, remonte silencieusement les rives du fleuve, et va regagner près de la demeure de son maître le chantier couvert où elle attendra les fêtes prochaines.